A GRENADE.

N'est-ce pas bien fait que cet endroit de délices et ce fruit délicieux portent le même nom? Elles sont si belles les grenades rouges et roses, et semblables aux taches vives dont le soleil couchant brûle les feuillages! Elle est si belle, la ville étendue paresseuse entre les montagnes et appuyant contre le ciel son Alhambra rose et rouge! Quand la chaleur crève leur écorce, les fruits ouvrent un mystérieux écrin de bijoux scintillants. Grenade aussi est-un écrin mystérieux...

Malgré l'espace, qui à chaque moment se révèle, divers et si profond, on a partout ici la certitude d'être enfermé, hors d'atteinte.—On entre par une porte détournée dans la cour des Lions qui est, certes, le lieu le mieux clos qui se puisse voir. Et toutes les salles de l'Alhambra donnent la même impression, qu'augmentent encore les immenses paysages sur lesquels ouvrent leurs fenêtres étroites et rares. Si, d'en bas, on contourne la colline afin de constater la forme et les mouvements de cette forteresse pleine de salons ciselés, il faut, quoi qu'on fasse, oublier les brèches, les manques, et reconstruire en soi le grand palais, posé au milieu des feuilles comme une couronne fermée, si parfaitement fermée!

Le Généralife encore est clos, secret. Adorable prison, où l'eau, captive chantante, bourdonne sous le sol avant d'atteindre les vasques et de jaillir en fils luisants, murmure au centre de la terrasse que l'on quitte, gargouille au centre de la terrasse où l'on monte. Sa voix triste, gaie, équivoque est à vos pieds, sur votre tête. La montagne ruisselle incessamment. Et, ces sanglots, ces rires,—ce bruit furtif où l'on entend vivre le cœur du paysage aboutit en des cours pleines d'ombre, de cyprès, de parfums puissants. Retenue ici par un bassin, coulant là en rubans minces, en large chemin, où glisse le reflet des orangers et des roses, l'eau habite la prison harmonieuse.

C'est qu'elles ne furent pas, ces eaux, destinées à réjouir les yeux ou l'esprit. Elles étaient de la fraîcheur pour les minutes brûlantes, de la musique pour les minutes trop heureuses où il faut se taire. Et, afin qu'elles dégageassent entière, leur pénétrante volupté, on n'a pas permis qu'elles s'offrissent à tout venant. On les a cachées entre des murs vêtus de fleurs, sous des rameaux qui plient, en l'attente de maîtres délicats, dont la sensualité savante poursuivait le mystère.

Cette impression d'être enfermé avec son admiration et son plaisir vous accompagne même lorsqu'on gravit jusqu'au faîte des tours. L'horizon est lointain, sans doute, mais nulle part il ne s'ouvre. Et si on grimpe sur une montagne, on ne parvient qu'à mieux voir celles qui, plus hautes, vous séparent encore du reste de la terre.

L'art jaloux et voluptueux des Arabes, en accord tellement subtil avec le caractère de son paysage, a fait Grenade singulièrement exquise... Il n'est point de paradis béants et traversés par les grandes routes... En isolant la rêverie, les obstacles naturels et les combinaisons humaines, la concentrent, rendent le moindre aspect, chaque instant, précieux, et vous livrent toutes les choses jusqu'en leur profondeur. On possède cette plaine mollement étreinte par les sierras, ce palais de joie, ces jardins d'amour comme on possède la pensée, l'objet avec quoi on est seul dans une chambre verrouillée. Les images que d'ordinaire traînent derrière eux les Allemands informes, les Américains pressés, les Français, qui en ont vu bien d'autres, ne parviennent pas à s'interposer. Ces gens passent, sans vous prendre la moindre parcelle des aspects qui sont à vous, si complètement. Ils ne troublent même pas votre solitude avec le ciel, les arbres, la cime neigeuse, les carreaux d'émail, les arabesques, les murailles roses, les fruits et les parfums. Ils passent, on sait à peine s'ils étaient là. On est seul, —arrêté pour toujours sans doute, captif aussi bien que l'eau délicieuse, écoutant une tendre musique plaintive dans les bassins et dans sa pensée, oubliant qu'il y a d'autres lieux...

Dès que l'on parvient à s'arracher des paysages,on est irrésistiblement conduit dans les églises. Il faut toujours y revenir. Nulle part, me semble-t-il, on n'est si vraiment en Espagne. Non, pas même à la course de taureaux!

Les églises de Grenade possèdent d'illustres merveilles et aussi des objets qui, encore que Baedeker se montre froid comme glace à leur endroit, ne laissent pas d'avoir leur prix: les statues de la Vierge entre autres.

Il en est trois auxquelles je rends de fréquentes visites. Une — dans la cathédrale—est en marbre blanc, d'un si étrange blanc! Il semble qu'elle soit pâle mortellement, parce que tout son sang a coulé aux trous des sept glaives. Elle est malade, elle agonise. Ses traits minces ont une distinction, un calme souverains. C'est une grande dame au désespoir, mais dont les peines méprisent la pitié des passants. Je ne sais rien de fier et de triste autant que l'impénétrable songerie de cette Vierge exsangue, si orgueilleuse, si blessée... Elle a des paupières aux coins tombants. Et ces admirables paupières, seules vivantes dans ce masque terrible et doux, ressemblent à celles de l'impératrice Eugénie, dont ce trait n'est pas la moindre beauté.

La seconde Vierge, c'est la patronne de Grenade "Nuestra Señora de las Angustias." Quel nom émouvant: Notre-Dame des Angoisses! Et quel visage hautain, distant, pathétique! Les yeux sont baissés, la bouche s'entr'ouvre pour un gémissement infini... Elle fait des miracles, on s'en étonne à la voir, si loin des hommes, indifférente à leurs chagrins, leurs espoirs détournée, ignorante de tout, même du hideux Christ mort posé sur ses genoux. Elle a sa douleur à elle, une douleur que nul ne comprend, une douleur sans tendresse. Cette cruelle dame des angoisses est belle à faire peur...

La troisième de mes Vierges habite San Domingo. C'est, elle aussi, une puissante personne qui de son côté opère maints miracles. D'abord elle paraît une grande poupée un peu ridicule, épaisse par sa robe de brocart, ses voiles, ses chiffons. Cette robe pourtant, en cache une autre, d'argent massif, brodée d'ornements dans le meilleur style du quinzième siècle, et de pierreries. La Vierge de San Domingo n'est pas douloureuse, mais d'un charme tout humain. Quelquefois elle va en promenade par les rues illuminées, au milieu des musiques et des cris, répandant par sa jolie présence mille bénédictions sur le peuple amoureux de tant de grâces. Mais, d'ordinaire, visible seulement à travers une immense vitre, elle se tient dans son boudoir, ménagé au-dessus d'un autel. Là, le voyageur curieux, ayant gravi un escalier qui se dissimule dans le mur, la trouve au milieu du décor le plus extraordinaire.

Les parois de ce boudoir sont vêtues d'une boiserie dorée, sculptée, tortillée, tarabiscotée, hérissée, rebroussée de mille manières. Des stalactites d'or pendent du plafond, où s'enchâssent par centaines de minuscules boules de verre étamé. Des fragments de miroir sont pris partout dans la dorure: certains, plats, carrés, ronds, oblongs, triangulaires, d'autres, convexes et grands comme la main, reproduisent avec une perfection délicate les formes convulsives qui leur font face. Tout cela brille, reflète, frémit follement autour de la Vierge charmante et tranquille.

Ces ornements, dus à l'invention d'un bizarre artiste nommé Churriguera, et qui exerça son industrie par toute l'Espagne, inspirent une grande horreur aux gens de goût. Quant à moi, ils m'enchantent, et d'abord par leur couleur. Quoi de plus beau que la dorure espagnole avec ses reflets rouges, ses empâtements où la lumière glisse, aussi richement que sur les ors des missels! Et puis cet excès de mouvement, cette vivacité fascinent à la manière d'un allégro frénétique dont le thème s'offre, fuit, revient, saute d'un ton dans l'autre, se disloque, reparaît sans cesser une minute d'être intelligible. Extravagante à coup sûr, cette ornementation garde pourtant un dessin général, une architecture où l'on se retrouve. Et, enfin, tout cela n'a-t-il pas un sens, et fort intéressant?

Le goût consiste à éviter la surcharge, l'encombrement, à mettre des repos entre les formes et les images. C'est proprement l'art de n'offrir à l'attention un objet nouveau, qu'après avoir laissé à l'organisme humain le temps de refaire le fluide nerveux dépensé sur la sensation précédente. Par là, on impose un rythme, harmonieux sans doute, mais ralenti. Au contraire, l'entassement, la multiplicité des formes accélère le rythme vital, oblige à produire des énergies plus nombreuses, et, naturellement, amène, chez ceux auxquels conviennent seules les jouissances espacées et calmes, une lassitude qui les fait s'écrier: "C'est affreux!" Et cela veut dire seulement que la chose qui les révolte s'adresse à des sensibilités différentes de la leur. Rien ne révèle mieux le mode de sentir et les appétits secrets d'une race que le style qu'elle donne aux ornements. Les êtres pour qui Churriguera sculptait les curieux boudoirs des Vierges avaient évidemment des besoins de sensation plus forts que les nôtres, et ne se fatiguaient pas si vite de ce qu'ils éprouvaient. J'imagine que les Espagnols d'aujourd'hui sont encore tels... Le drôle d'homme, Churriguera nous enseigne peut-être plus d'une chose sur les raisons profondes qui inspirent aux Espagnols les plus raffinés une si ardente passion pour les courses de taureaux, et qui font que—au moins en Andalousie—les femmes ne sortent guère que pour aller à l'église...

Le goût qui établit des zones de paix et de silence entre les impressions marque moins de violences physiques que de tendances purement spirituelles: amour du rayonnement, de l'idée générale, de l'abstraction... Les gens d'ici ont d'autres affaires...

J'en ai regardé beaucoup, tandis qu'ils priaient. Certains demeurent dans mon souvenir.

Un dimanche, à la Chartreuse, dans l'église où des stores orangés et bleus laissent passer à peine une lumière somptueuse. Devant l'autel, une femme est agenouillée les bras en croix et rigides, la tête renversée, prodigieusement immobile. Un long châle de gaze noir cache ses cheveux, puis, froncé à la nuque, descend jusqu'aux pieds. Pas un pli ne remue. La fatigue de cette attitude prolongée, elle ne la sent pas. Nul tremblement à ses bras de crucifiée. La vie physique est interrompue par l'extase. Elle se lève enfin, passe près de moi. C'est une personne élégante, d'une quarantaine d'années, aux traits flous, aux joues molles, une bonne mère de famille qui pense peu. Seulement il y a les yeux! Les yeux où un peu d'une si émouvante prière reste encore. Au milieu de ce visage vulgaire,ces yeux me font irrésistiblement penser à deux bêtes sauvages, échappées, folles, courant dans un terrain vague.

Entrent des enfants déguenillés deux grandes sœurs et quatre tout petits qui ont l'air de paquets, et suivent, incertains. Les grandes sœurs se mettent à genoux et rangent autour d'elles les quatre paquets, qui, à l'instant, joignent les mains, regardent en l'air, attentifs autant que s'ils découvraient un prodige, ces pieux petits paquets! Et les sœurs—je les ai rencontrées le matin obsédant une Anglaise dont elles jugeaient le costume inexplicable, et que pas à pas elles suivaient, regardant avec une curiosité presque féroce les souliers, le chapeau, barrant la route à la promeneuse, ne pouvant se résoudre à la quitter—les sœurs dans cette église ne s'occupent d'aucune étrangère. Elles fixent le grand Christ, hypnotisées, les lèvres remuantes, elles prient, ces fillettes, comme si elles avaient à peine le temps de sauver leur âme.

Un jeune prêtre traverse la nef. Sa tête âpre où les pommettes, le nez, le menton se dessinent avec force, ramène le souvenir de ces tragiques figures, qu'un brusque jet de flamme arrache une seconde à la nuit, et que l'on aperçoit en passant près de quelque feu de bûcherons, quand les soirs d'automne on revient par les bois. Sans rien voir que le tabernacle il va d'un pas dur,—on dirait qu'en marchant il veut écraser quelque chose—contre la balustrade du chœur, il s'écroule, les yeux perdus. Il prie avec une violence tellement discernable, que j'ai l'illusion de l'entendre crier tout haut, furieusement, son appel à Dieu...

Et j'ai vu,un dimanche encore —c'était la fête de ma Vierge au salon de miroirs—j'ai vu des soldats à la messe. Ils étaient trois cents environ, et d'abord, en entrant, ils marquaient sagement le pas, suivant leurs officiers. Puis, chacun à sa place, ils s'abandonnèrent à quelque distraction. Ils étaient curieux des dames cachées sous leurs mantilles, mais, tout à coup, ce fut l'Elévation. Une longue sonnerie de trompettes éclata, claire, aiguë, insistante ,déchirant l'air, pareille à un ordre de combat, l'annonce d'une victoire, je ne sais quoi d'exalté. Et tandis que l'officier, droit devant l'autel, lève son épée nue en signe de dédicace de tous ces courages à la Majesté Divine, les petits soldats tombent à genoux avec un bruit mat. Toutes les têtes se courbent, toutes les épaules plient, vaincues par un poids surhumain, tous, ils frappent leurs poitrines, écrasés de foi et d'humilité. Les petits soldats ne songent plus aux dames cachées sous les mantilles!—pour un moment, ~~veux-je dire—car~~, les têtes à peine relevées, les prunelles remises en activité, on voit aussitôt combien un tel élan de ferveur a réchauffé encore les sympathies des petits soldats...

Ils ont besoin de leurs ardentes églises d'ombre et d'or, ces Espagnols!

FŒMINA.

France d'outre-mer

Dernièrement, à la séance hebdomadaire de l'Académie française, lecture a été donnée d'une lettre adressée à la Compagnie par le président et le secrétaire général du comité permanent par qui fut organisé naguère le premier congrès de la langue française à Québec. Cette lettre, émouvante comme la voix fraternelle d'un passé toujours vivant et fidèle, nous apporte d'outre-mer le touchant témoignage des sentiments que les descendants des Français d'autrefois, abandonnés sur une rive lointaine par l'erreur d'une politique à courte vue, éprouvent encore, au fond de leur cœur généreux et noble, pour les Français d'aujourd'hui. Le président et le secrétaire général du comité de Québec remercient en particulier le délégué de l'Académie française, M. Etienne Lamy, pour sa participation efficace aux travaux du congrès de la langue française "En délégant à notre congrès, disent-ils, l'un de ses membres les plus distingués, M. Etienne Lamy, l'Académie française a voulu reconnaître sans doute les modestes mais persévérants efforts que nous avons faits depuis trois siècles, à Québec et par tout le Canada, pour conserver vivante et bienfaisante la langue de Henri IV, de Champlain et de Richelieu. Nous avons été profondément touchés de cette délicate attention, et nous avons été particulièrement heureux de recevoir et de saluer en la personne de M. Etienne Lamy l'un des représentants les plus autorisés des meilleures traditions littéraires de la France. Le discours que M. Etienne Lamy a prononcé, à Québec, devant un auditoire de plus de huit mille personnes, restera, nous le savons, comme l'une des pages les plus belles qui aient été écrites sur la langue française, et nous sommes reconnaissants à l'Académie d'avoir ainsi porté jusqu'à Québec, jusqu'au cœur fidèle de la Nouvelle-France, l'éloge de notre commun parler."

A ce témoignage éloquent était joint l'envoi d'une fort belle médaille commémorative, œuvre du graveur Morton, frappée à l'occasion du congrès de Québec, portant à l'avers une jeune mère canadienne qui fait lire à son enfant un livre où sont inscrits les noms de Champlain et de Montcalm, avec ces mots en exergue : "Parlons français." Au revers, on lit cette inscription : "Premier congrès de la langue française au Canada, Québec, 1912", et ce vers d'un poète canadien :

C'est notre doux parler qui nous [conserve purs.

Au moment même où l'Académie française recevait ces preuves d'une fidélité que ni le temps ni la distance ne sauraient ni décourager ni affaiblir, M. Etienne Lamy présentait au public, par une préface très suggestive et engageante, un livre consacré à "Nos amis les Canadiens", par M. Louis Arnould, professeur de littérature française à l'université de Poitiers.

Connu, dès l'instant de ses débuts dans la carrière universitaire et littéraire, par une étude sur les œuvres d'Honorat de Bueil, marquis de Racan, qui fut un des plus ingénieux disciples de Malherbe, M. Arnould, auteur d'un traité de "l'Action morale de la femme" et de plusieurs autres ouvrages concernant la relation de la vie et des livres, n'a pas dédaigné d'interrompre le cours de ses occupations coutumières pour écrire, en guise de divertissement, et afin de renseigner les pères de famille sur un point de psychologie professionnelle, un "Petit traité de recommandation pour les examens..." Entre temps, il occupa la chaire de littérature française à l'université Laval de Montréal.

Cette chaire, fondée en 1897, fut occupée, avant M. Arnould, par MM. Pierre de La Briolle, François Laurentie, Augustin Léger, et après lui par MM. Louis Gillet et René du Roure. Le titulaire actuel est M. Gautherou, qui commence, cette année même, son enseignement. Grâce à la continuité des efforts de tous ces bons Français, l'on peut dire de la salle de conférences où ils commentent la poésie et la prose de nos grands écrivains ce que Brunot disait un jour de l'Ecole normale : "Il y a là au coin de France où l'on travaille bien."

Après avoir ainsi travaillé, pendant deux ans, à fortifier les liens d'étroite parenté et d'amitié indissoluble qui nous unissent à nos frères du Canada, M. Louis Arnould a repris sa chaire de l'université de Poitiers. Mais il ne néglige aucune occasion de répandre chez les Français d'ici la notion et l'amour de la Nouvelle-France. Et d'ailleurs, en cette vieille province du Poitou, qui envoya tant de fins laboureurs au Canada, il ne se sentit point dépaysé au retour de son voyage d'outre-mer.

"La première fois, dit-il, que je visitai Québec, je pensai aussitôt à Poitiers." Et lorsqu'il reçoit des Canadiens dans la pittoresque cité française qui étage sur les rives escarpées du Clain ses rues montantes, les terrasses de ses anciens remparts, les ruines de ses tours crénelées, les grands murs de ses monastères et les hautes clochers de ses églises, il n'est pas surpris d'entendre cette exclamation:

—Mais c'est Québec!

L'historien national du Canada, François-Xavier Garneau, né en 1809, mort en 1865, appartenait à une famille originaire d'un petit village du Poitou. M. Emile Salone, qui a écrit une étude très documentée sur la "Colonisation de la Nouvelle-France" et les "Origines de la nation canadienne française", dit que les Poitevins rivalisient, par leur grand nombre, avec les colons venus de la Normandie, du Perche, du Maine et de l'Anjou. Le patriote Joseph Papineau, dont le petit-fils, M. Henri Bourassa, écrivain et orateur, est actuellement un des hommes politiques importants du Canada français, appartenait, lui aussi, à une ligne poitevine. Ce nom de Papineau, très fréquent dans nos cantons de la Vienne, des Deux-Sèvres et de la Vendée, a une saveur d'ancien terroir.

Mais il y a, au Canada, d'autres noms qui ne sont pas moins français, et qui sont encore plus savoureux. M. Louis Arnould a connu chez "nos gens", comme on dit là-bas, des commerçants, des industriels, des avocats, des professeurs qui s'appellent tout bonnement La Tulipe, La Framboise, Beausoleil, L'Espérance, Belle Humeur, La Jeunesse.... Ce sont les descendants des braves sergents qui ont formé les cadres du régiment de Carignan,dans les guerres contre les Iroquois, autour du lac Champlain, ou qui ont combattu avec Montcalm, Lévis, Bourlamaque et Bougainville au fort Carillon. Une "Relation," datée de l'année 1666,parle en effet des "établissements qui se font,tant par les officiers, capitaines, lieutenants et enseignes qui se tient au pays par le mariage et se nantissent de belles concessions qu'ils font valoir, que par les soldats qui trouvent de bons partis et s'étend-nt partout.... Plus tard, en 1755, le baron de Dieskau, choisi pour commander le corps de troupes qui s'embarqua de Brest pour le Canada, reçut de Versailles une dépêche officielle lui disant que les intentions du roi étaient que l'on favorisât l'établissement des soldats sur le territoire canadien. Le marquis de Montcalm se conforma dans la suite, à ces vues du gouvernement royal, lorsqu'il rédigea son "Instruction pour MM. les lieutenants-colonels d'infanterie commandant les bataillons qui sont au Canada." "La plupart des soldats, disait M. de Bourlamaque au chevalier de Lévis, dans une lettre datée du 1er septembre 1760, ont résolu de ne point rentrer en France."

M. Arnould égaye plaisamment ses observations sociales, ses tableaux de mœurs et ses résumés statistiques en faisant des réflexions très philosophiques à propos d'une école supérieure de pharmacie, dont le bureau est ainsi constitué :

Président: M. Content;

Premier conseiller : M. La Chance;

Trésorier : M. Vadeboncœur.

"Heureuse école!" dit avec raison M. Arnould. Voilà, en effet, une pharmacie dont les élèves ne manqueront pas d'apprendre, sous l'attrayante discipline de ces bons maîtres qui s'appellent Content, La Chance et Vadeboncœur, l'art de composer le remède souverain qui guérit tous les maux de la vie, ou qui du moins nous aide à les supporter sans défaillance : la gaieté.

La Chance, La Tulipe, L'Espérance, Vadeboncœur, braves sergents des armées françaises, recrutés pour le service du roi dans la fleur de la jeunesse au temps où l'on faisait la guerre en dentelles et où l'on mettait l'amour en chansons pour mieux narguer la mort en embuscade, vous alliez devant vous, contre vents et marées aussi bien qu'à travers balles et mitraille, le sourire aux lèvres, la joie aux yeux, la moustache en croc, le baïonnette au canon, l'espoir au cœur! Hardis gaillards, beaux militaires, redoutés des ennemis en tout lieu pour votre invincible courage, aimés des belles en tout pays pour votre galanterie chevaleresque,vous aviez fait de la guerre une chose élégamment héroïque, de la conquête une partie de plaisir et de la bataille un duel de gentilshommes. Vous étiez apparemment de ceux qui ont applaudi, au combat de Fontenoy, le comte d'Auteroche, mettant son tricorne au bout de son épée, et disant à lord Hay, capitaine des gardes anglaises, qui lui criait : "Faites tirer vos gens!"—"Non, monsieur, à vous l'honneur!" Le soir, au bivouac, près des sacs à terre et des faisceaux formés, tandis que les sentinelles, l'arme au bras, étaient en faction devant les armes, vous astiquiez votre fourniment en fredonnant le refrain de Lauzun :

Messieurs les maîtres, dit Lauzun,
Assurez vos chapeaux chacun,
Nous allons charger en bataille.

Tambours battants, clairons sonnants, enseignes déployées, bon enfants, héros simples, vous seriez allés gaîment au bout du monde, si l'erreur des diplomates, en griffonnant des grimoires que vous n'avez même pas lus, ne vous eût obligés, par traité, à déposer vos armes et vous retirer dans vos cantonnements. Mais du moins, là-bas, à trois mille lieues de la terre natale, vous avez achevé l'établissement d'une France nouvelle, non seulement par l'innombrable postérité qui, sur un sol arrosé de votre sang et cultivé par votre labeur, maintient la sonorité de vos noms ailés et la magnificence de vos souvenirs épiques, mais aussi par l'éminent service que vous avez rendu au Canada en perpétuant de génération en génération, dans votre race, renouvelée sans cesse et rajeunie, la gaieté, cette forme française de la vaillance.

Il y a quelques mois, j'étais à Montréal, avec la délégation qui fut chargée d'apporter les hommages de la France au monument de Champlain. Le général Lebon voulut bien me demander de l'accompagner à une réception préparée en son honneur par les officiers du 65e régiment des carabiniers Mont-Royal. Les officiers de ce régiment portent presque tous des noms français. Et voulant honorer gaîment, à la manière de chez nous, le chef respecté qui représentait si dignement, dans leur pays, l'armée française, ils chantèrent, en élevant joyeusement leurs coupes de champagne,cette vieille chanson des soldats de France :

Il a gagné ses épaulettes,
Ma luron, ma luré ....

C'était l'écho direct du camp de Montcalm et de Lévis, venu de ces plaines encobtées d'éternelle gloire où le jeune général Wolfe, digne adversaire de ces braves, marchait au combat en récitant ce vers de l'élégie de Gray sur le "Cimetière de campagne :"

Les sentiers de la gloire conduisent [au tombeau..

La terre du Canada est toute ensemencée d'idéal et florissante de poésie. Cette poésie s'est épanouie d'abord dans les cœurs simples qui furent émus par les chansons du vieux temps :

A la claire fontaine,
M'en allant promener,
J'ai trouvé l'eau si belle,
Que je m'y suis baigné.

.....

Sur la plus haute branche,
Le rossignol chantait.
Chante, rossignol, chante,
Toi qui as le cœur gai..

Entendre au Canada cette chanson qui vient de Normandie, et qui est restée intacte, là-bas, depuis le temps où les marins de Honfleur en cadençaient les paroles et la musique aux oreilles de Champlain afin de charmer l'ennui des longues traversées ou de rythmer le labeur des appareillages difficiles, c'est une impression très douce et très forte, que l'on ne peut oublier. Notre Molière eût aimé ce gentil couplet, que M. Ernest Gagnon, le commentateur fervent des "Chansons populaires du Canada," apprit sur les genoux de sa nourrice :

Par derrière chez mon père,
Y a-t-un bois joli,
Le rossignol y chante
Et le jour et la nuit.
Aurai je Nanette ?
Je crois que non.
Aurai-je Nanette ?
Je crois que oui.

Et sans doute Oronte préférerait son sonnet à cette bluette naïve. Mais cet honnête homme d'Alceste dirait franchement:

La rime n'est pas riche et le style [en est vieux :
Mais ne voyez-vous pas que cela [vaut bien mieux
Que ces colifichets dont le bon sens [murmure,
Et que la passion parle là toute [pure ?

Autre chanson de bord, apportée aux plages du Nouveau-Monde par les marins bretons :

A Saint-Malo, beau port de mer
Trois gros navires sont arrivés,
Chargés d'avoine, chargés de bled.

Et aussi :

Dans les prisons de Nantes,
Y a-t un prisonnier,
Gai,
Faluron, Falurette,
Y a-t-un prisonnier,
Gai,
Faluron, dondé.

Que personne ne va voir
Que la fille du geôlier,
Gai,
Faluron, Falurette,
Que la fille du geôlier,
Faluron, dondé.

On danse, au Canada,en chantant des rondes de l'Aunis, de la Saintonge. On chante, comme autrefois chez nous, aux baptêmes, aux repas de fiançailles et de mariage. On chante en travaillant, parce que, sans la gaîté, le travail serait insupportable.

Quelques-unes de ces chansons révèlent une nostalgie secrète et charmante:

Dans Paris y a-t-une brune,
Plus belle que le jour..

Les bonnes figures canadiennes font plaisir à voir, là-bas, dans les réunions de famille, lorsqu'une voix jeune et chaude entonne, sans cérémonie, ces hymnes lugènes. La race canadienne française se renouvelle ainsi et se rajeunit sans cesse "in hymnis et canticis." Il faut remercier M. Arnould d'avoir insisté à loisir sur ce trait de parenté. "Ces vieilles traditions françaises, dit-il, si remarquablement conservées dans la Nouvelle France, se complètent d'une autre, charmante et forte, qui fait le principal ressort de notre caractère national: la gaieté." Et il ajoute: "Le Canadien-Français est plus gai que le Français...." Prenons garde à ceci. Là-bas, cette gaieté vaillante, endurante, entreprenante avec allégresse, toujours prête au labeur, prompte au besoin, résistante à la fatigue, semble être le rayonnement d'une race rebelle à toute tentation de défaillance. Cette gaieté s'accorde à merveille avec la splendeur de ces hivers canadiens qu'ensoleille un admirable ciel bleu, et qu'embellit la blancheur des neiges, sur les plaines et sur les montagnes où passe le souffle régulier des brises pures. Dans les vastes territoires qui de la province de Québec, du Manitoba et de la Colombie, s'étendent vers les rives de la baie d'Hudson et jusqu'aux bords du Pacifique, on supporte avec une saine gaieté les rigueurs d'un climat salubre et fortifiant. Un poète canadien a chanté les "Fleurs de givre," en attendant l'heure clémente où les tièdes effluves du printemps délivrent les eaux des fleuves et font briller aux pentes des collines les fleurs de la saison nouvelle.... Ici, évitons les contagions de tristesse vaine ou de pessimisme chagrin qui menacent notre nation, trop souvent exposée à des influences humiliantes ou à des conseils de découragement, dictés peut-être par ceux qui sont intéressés à savoir que la France est sujette à d'étranges faiblesses lorsqu'elle s'ennuie. Méfions-nous de ce qui est ennuyeux : l'ennui, chez nous, est malsain. Profitons de l'exemple que nous donnent les Français d'outre-mer, instruisons-nous au spectacle consolant des grandes choses dont notre race est capable lorsqu'elle trouve une tâche proportionnée à la générosité naturelle de ses desseins. Et prenons de plus en plus conscience de nos origines,de notre histoire, de notre héréditaire dignité, de notre action séculaire à travers le monde, afin de reprendre plus vaillamment, avec la gaieté de notre caractère national, le rythme de la vie française.

GASTON DESCHAMPS.

Services Religieux.

CATHEDRALE ST-LOUIS.
Chartres, pres Orleans.
Dimanche, messes à 6, 7, 8, 9 et 11 heures.

STE. MARIE, Archeveche.
Chartres et Ursulines.
Dimanche, messes a 5:30, 7:00 8:00 et 9:30. Bénédiction à 5:00 p. m. Le vendredi, Exposition du Très Saint Sacrement pendant la messe de 6 heures et Bénédiction après la messe de 7 heures.

IMMACULEE-CONCEPTION(Jésuites), Baronne et Commune
Dimanche, messes a 5, 6, 7, 8, 9, 10 et 11 heures.

STE ANNE.
St-Philippe pres Roman,
Dimanche, Messes à 8 1/2, 8 et 9 1/2 heures.

ST. AUGUSTIN.
St Claude et Bayou.
Dimanche, messes a 6:30, 8, 9 et 10.30.

ST ANTOINE DE PADOUE.
Conti et Rempart.
Dimanche. Messes a 8 heures et à 10 heures. Tous les jours messe à 7 heures. Le soir, exposition de Saint-Sacrement, Chapelet, Méditation et Bénédiction.

ST-PATRICK.
Camp, pres Girod.
Dimanche. Messes a 6 h. 30; 7 h 8 et 10 h.

ANNONCIATION,
Marais et Mandeville.
Dimanche, messes a 7; 8 et 9:30 à 5 heures Rosaire et Bénédiction

ST. VINCENT DE PAUL.
Dauphine, pres Montegut,
Messes le dimanche à 5:30, 7 et 9:30. Rosaire et Benediction a 4:30 P. M

STE. ROSE DE LIMA.
Bayou Road entre Broad et Dorgenois.
Messes le dimanche à 7, 8 et 10 heures. Vêpres, récitation du Chapelet et Bénédiction du Tres Saint Sacrement à 4 p. m.

STE-THERESE.
Camp et Erato.
Dimanche. Messes a 6, 7,30 et à 8 30 pour les enfants. Grand'messe a 10 h. Bénédiction à 5 P. M.

MATER DOLOROSA,
Coin Cambronne et Burthe, Carrollton.
Messes le dimanche à 7 et 9:30 A. M